



M. Salzmann

Bonheurs

Ou encore, au détour d'un sentier grimpant dans le maquis, attendant que votre gourde se remplisse goutte à goutte à la petite fontaine, tendez la main pour détacher deux figues presque noires, et picorez quelques mûres sauvages.

Au matin frisquet, dans cette solitude qui n'a rien d'un isolement, apercevoir la bergerie toute proche et ruminer l'idée que *la fumée est une chanson*.

Après la longue marche, le harcèlement doux sur la terrasse ombragée.

On pourra observer quelqu'un avec ravissement — par exemple, ce jeune couple jouant la scène de ménage : il lui prend la main qu'elle retire d'un geste boudeur et alangui, il insiste, cette fois sur la cuisse, etc. On se dira qu'il faut décidément se le rappeler, puis bien sûr on l'oubliera.

L'alexandrin conviendra, mais dans des proportions raisonnables, pour dire certains bonheurs comme :

« l'orgue pétaradant des amours masculines ».

Ou les contrepèteries innocentes, telle celle-ci, délicieuse et délicate, entendue récemment à la radio — votre attention s'il vous plaît, autre alexandrin :

« La Chine se soulève à la vue des Nippons ».

Puisque vous êtes d'humeur lutine, voici, mon cher, pour votre divertissement : connaissez-vous l'histoire du couvreur ?

Observez donc ce petit personnage sur l'affiche, ce songe drolatique léchant, lapant passionnément son écuelle, et interrogez-vous sur le rapport qu'entretiennent bonheurs et *avidité*.

À propos d'avidité et de Rabelais, roi des Dipsodes comme on sait : vins capiteux des contreforts du Mont Ventoux, brûlure amère et cendrée du mescal. Et voici pour vous réjouir :

« Puis entrèrent en propos de desjeuner en propre lieu. Lors flacons d'aller, jambons de troter, gobeletz de voler, brocs de tinter :

- Tire !

- Baille !

- Tourne !

- Mouille !

- O combien d'autres y entrèrent avant que celluy-cy en sorte !

- Boire à si petit gué, c'est pour rompre son poitrail.

- Remède contre la soif ?

- Il est contraire à celluy contre morsure de chien : courez tousjours après le chien, jamais il ne vous mordra ; beuvez tousjours avant la soif, jamais elle ne vous adviendra. »

Râler, rire et ronchonner en arrachant la rampante et répugnante

prolifération végétale (répétez, pour voir !).

Et puis, penser à l'insondable mélancolie de Kafka écrivant : « Se marier, fonder une famille, accepter tous les enfants qui naissent, les faire vivre dans ce monde incertain et même, si possible, les guider un peu, c'est là, j'en suis persuadé, l'extrême degré du bonheur qu'un homme peut atteindre. »

Tubéreuse, vétiver et fleur d'oranger. On lésinera sur la vanille. Pas de musc, quelle horreur ! Ah, vous aimez vous aussi le romarin ? De l'ail ? Mais enfin, mon cher !

Ne dédaignons pas, mais sans ostentation, d'aller chercher une phrase bien sentie dans un livre qui se défend d'être bavard, où il est dit que je comparerais volontiers le bonheur un peu morbide de la confession à celui que recherchent quelques personnes raffinées qui, avec une lenteur étudiée, caressent du bout de l'index une légère égratignure qu'elles se sont faite sciemment à la lèvre inférieure ou qui piquent de la pointe de la langue la pulpe d'un citron à peine mûr.

N'avoir pas de réponse à la question des surréalistes sur la jouissance des femmes.

Ou alors, accepter le sort de Tirésias à qui Junon ôta la vue parce qu'il avait affirmé, ayant été lui-même homme, femme, puis homme à nouveau, *et alors même que les dieux l'avaient sommé de répondre*, qu'en matière de plaisir, la femme l'emporte de la tête et des épaules.

« Anticyclone 1030 hPa sur les Açores. Flux d'ouest modéré, mollissant. Prévisions pour la nuit : ouest à nord-ouest force 3 à 4. Mer belle à peu agitée. Prévisions pour la journée : d'ouest à nord-ouest mollissant force 2 à 3. Mer devenant belle partout. Pour vendredi : d'est force 2, fraîchissant force 3, localement force 4 vers Antifer, en revenant nord-est ».

Cette jeune femme vous sourit sans raison dans le train, ou au détour d'une rue.

Vous demandant si les bonheurs peuvent être égoïstes, ou même exister aux dépens d'autrui, peut-être songerez-vous à cette ultime réflexion de Chris, le protagoniste du film *Into the Wild* : « Le bonheur n'existe que s'il est partagé ». Et vous vous souviendrez de votre premier projet pour cette lecture, projet très heureusement abandonné, dans lequel vous dressiez l'inventaire de tout ce que vous avez bu et mangé en solitaire, durant votre dernier séjour à Barcelone.

Puisque nous en sommes aux confidences, croirez-vous qu'il m'arrive de douter ? Je veux dire : des mots ; de leur pouvoir ; des bonheurs qu'ils me donnent... C'est si banal, je suis confus. Mais écoutez plutôt. *[extrait d'un chant polyphonique géorgien : Tsintskaro, par Hamlet Gonashvili, 55 secondes]*.

J'aime quand vous faites votre nigaud : c'est un chant composé de mots, que je sache ? Que vous n'entendiez pas le turc, le russe ou le wolof, ce n'est ni plus ni moins que votre affaire, non ? Pensez-vous donc que la petite troupe de nos bonheurs soit fille de l'ignorance ?

Voilà pour moi ! Mais Velan lui-même dit quelque part croire au silence, il me semble. Laissez-moi le citer :

« Toi, fais silence, ô mon démon,
Sachons diminuer dans l'ombre,
Laisser l'unique pour le nombre
Mais
Prendrons-nous les menus bonheurs ? »

Croire au silence, mon cher, croire au silence ! Mais pas à l'ignorance !

On pourra encore savourer l'idée que les bonheurs sont de fraîche rosée. De crépuscule et de ressac. Et puis... on prendra bien quelque chose. Non ?

Hélas... très volontiers !

Pascal Antonietti & Philippe Marthaler

Trois respirations

Première respiration

Ma première respiration est à Vienne avec un chanteur d'opéra. Un 31 décembre. Il vient de rompre avec sa femme. Ils conjuguèrent les verbes au conditionnel passé, « tu aurais pu, si nous avions... », le temps de la défaite.

Il décide de passer ce 31 paisiblement chez lui, n'invite que quelques amis. Comme il n'a pas envie de préparer le repas, il a tout commandé chez un traiteur. Les plateaux sont sur la table, les bouteilles alignées derrière les verres. Il en a débouché une, boit à petites gorgées en faisant tourner le vin dans la bouche.

Il se relaxe dans un fauteuil, se réjouit d'accueillir les premiers invités. On sonne. Il pose son verre, se lève, va ouvrir. Devant lui, un couple qu'il ne connaît pas. L'homme donne le nom d'un de ceux qu'il attend, explique qu'ils ne savaient où aller, celui qui était attendu avait donné l'adresse du chanteur, dit qu'ils se retrouveraient là. Deux de plus ou de moins....

Il les fait entrer malgré son désir de passer cette soirée exclusivement entre amis. La scène se répète. Il se retrouve en compagnie d'une douzaine d'inconnus qui piochent allégrement dans les plats, débouchent les bouteilles, trinquent à leur rencontre fortuite. De ses amis, nulle trace. Trois ont appelé pour s'excuser, les autres, rien. Peut-être ont-ils simplement oublié son invitation ou la perspective de passer une fête « tranquille » entre amis ne les enchantait guère. Ils ont repoussé le moment d'appeler, ne trouvant pas les mots, puis... deux de plus ou de moins

Peu avant minuit, il en a assez. Il met son manteau, laisse là ces inconnus qui ont allumé la télé, dansent et rient en attendant le signal du présentateur de s'embrasser pour la nouvelle année.

Il neige dans les rues de Vienne presque désertes. Ils font tous la fête au chaud. Même les esseulés ont des lieux aménagés par des volontaires pour qu'ils puissent être seuls à plusieurs.

Il marche au hasard, la neige crisse sous ses pas, la peau des joues est plaquée sur les os par le froid. Il est envahi par un étrange sentiment. Sentiment qu'il n'a pas éprouvé depuis très longtemps. Il est libre. Rien ne le retient ici.

Il respire, marche jusqu'à l'aube dans les rues de Vienne qui se remplissent peu à peu.

Deuxième respiration

Ma deuxième respiration est à Berne. Avant, dans le compartiment du train qui est parti de Neuchâtel, j'ouvre et ferme la bouche comme un poisson hors de l'eau, lutte pour retrouver mon souffle, terrassé par une crise

d'asthme. Je tente d'aspirer une bouffée d'oxygène, sans force, de plus en plus à l'étroit, prisonnier, me persuade que je dois me calmer, respirer régulièrement, mon cœur bat à tout rompre dans ma poitrine que je ne parviens plus à soulever, une sueur froide m'enserme les tempes, des points noirs dansent devant mes yeux, je cille pour les écarter mais ils intensifient leur sarabande, je suis incapable du moindre geste, lutte juste pour ne pas m'évanouir et cette douleur qui s'amplifie, me déchire

Le train s'immobilise en gare. Je me lève, longe le couloir en m'appuyant contre la fenêtre, m'arrête tous les trois pas, descends les marches en me cramponnant à la rampe, remonte le quai en tanguant, les jambes flageolantes, réussis sans trop comprendre comment à mettre un pied devant l'autre. Des voyageurs suivent ma démarche hésitante d'un regard désapprobateur, encore un poivrot ou pire, je m'arrête souvent, sais que je suis blême, j'ai peur de m'écrouler sur le quai.

Je parviens enfin, au prix d'un effort héroïque, devant le comptoir de la pharmacie, je veux dire « Ventolin », ce tube miracle qui, d'une pression, me décollera les poumons, me sauvera de la noyade, aucun son ne sort de ma bouche, je me cramponne au comptoir devant la vendeuse qui toise ce gêneur dont la sueur perle au front, j'essaye à nouveau d'articuler le mot, ma voix est blanche, j'ai la tête dans du coton, les bruits me parviennent feutrés, tout s'éloigne.

Je saisis le stylo dans la poche intérieure de mon veston, prends un morceau de papier, écrit en majuscules VENTOLIN, ajoute, *s'il vous plaît*, tend le papier à la vendeuse. Elle le lit, je vais être sauvé, elle hoche la tête, « nein, unmöglich », repose le papier sur le comptoir, se désintéresse de moi, se tourne vers un autre client. Je l'arrête d'un geste, reprends le bout de papier, écrit, d'une main tremblante, « ich kann nicht mehr atmen », la sueur coule le long de mes tempes, me glace, je vais m'effondrer, espère que l'allemand l'amadouera, les clients de la pharmacie me dévisagent, regardent la vendeuse qui disparaît dans l'arrière boutique, revient, après un temps interminable, avec sa cheffe, me désigne du doigt en parlant très vite, la cheffe me tend une boîte de Ventolin ajoutant que c'est exceptionnel, d'habitude on ne la donne que sur ordonnance.

Je tremble si fort que je ne parviens pas à ouvrir cette boîte. La cheffe me la reprend des mains, l'ouvre pour moi, me tend le tube. J'ouvre la bouche, place l'embout, presse sur la pompe, aspire, bloque la respiration, compte, exhale lentement, répète l'opération. Mes poumons se décollent, l'air circule, le sang afflue à mon visage, les points noirs rétrécissent, sortent de mon champ de vision, la douleur qui me vrillait la poitrine s'estompe. Je réussis à murmurer « danke » à la cheffe qui me répond par le prix du médicament. Mais ça ne fait rien, je respire...

Troisième respiration

Ma troisième respiration est au bord du lac de Neuchâtel, à la Pointe du Grin, les vignes dans le dos. Ça tombe bien. Insecte parasite de la vigne, l'écrivain, *Bromius obscurus* pour les scientifiques, est un coléoptère de cinq millimètres de long qui fait, dans la feuille, des perforations ressemblant à des graffitis. D'où son nom vulgaire. Nous sommes donc en bonne compagnie.

Je m'assois sur la plage, face au lac, prends un galet, le roule dans la paume jusqu'à ce qu'il trouve le creux pour accueillir sa rondeur si lisse. A moins que ce ne soit la paume qui s'arrondisse à cette présence du temps. Chahuté, bousculé par l'eau, poussé, renversé par ses plus ou moins semblables, le galet va, lentement, inexorablement, vers sa disparition. Je le serre plus fort. Respire...

Claude Darbellay

(deux pages arrachées au Journal du projet)

soudain l'étonnante douceur de ces journées de février,
la campagne vêtue de vert tendre,
le bleu du ciel pâle et serein comme la pupille d'un aveugle,
l'intense symphonie du silence que scande parfois le frémissement d'une
feuille morte que le vent remue avec une infinie délicatesse,
comment ne pas imaginer la mort autrement que sous la forme d'une
absence,
d'un départ sans qu'on s'en aperçoive,
d'un oubli, d'un simple et naturel oubli de vivre,
d'une mémoire vive qui s'éteindrait comme un caillou brûlant glissant dans
l'eau d'un torrent,
la mort pareille à ce soleil qui dévisse maintenant derrière la muraille des
nuages qui rehausse l'horizon d'effrayante manière,
dans ce qui reste de ciel se croisent les balafres de sang des coups de
fouet des avions traversant ce champ de gemme pâle avec la violente
lenteur des souvenirs
mais il fait frais
puis froid
je dois rentrer
je rentre et c'est le soir dans ma maison,
j'allume le feu dans la cheminée,
puis je regarde le feu dans la cheminée,
le feu dans ma cheminée,
la beauté familière du feu dans ma cheminée,
à l'étage on ouvre puis on claque une porte,
des pas font résonner les murs,
les dernières braises s'amenuisent comme la lanterne d'un train en
partance vers nulle part
ou vers l'oubli
peut-être vers la mort
quand plus tard le feu s'éteint sa chaleur poursuit en moi sa vie de
survivant, intimant par là même à mon corps de ne pas oublier qu'il fut
aussi cela : ce feu reçu,
de ne rien oublier du

(.....)

qu'est-ce que tu écris ?
j'écris un livre
sur quoi ?
sur des mots

des mots sur quoi ?

sur le silence

quel silence ?

le silence de la mémoire

de quelle mémoire ?

celle dont je ne me souviens pas, car ma mémoire ne m'appartient pas, cascade ou ru, torrent désordonné ou fleuve tranquille, elle s'écoule depuis l'amont de ma naissance vers de vastes avals de cailloux et de sables où elle se perd, chaque jour ma mémoire se cherche une source, elle s'en fabrique comme elle peut, s'affirmant affirmer dans la nuit, sitôt l'aube venue elle se contredit, s'insurgeant au contact d'autres mémoires elle s'ordonne à la va-comme-j'te-repousse, parfois, à bout de ressources, elle tente de s'effacer, elle y parviendrait presque, parfois devant un miroir de rencontre elle décide de se refaire une beauté, se grimant avec un vieux fond de teint d'humanité elle avance dans la rue fière d'elle-même, quelque peu méprisante pour ceux qu'elle abuse, car, bien à l'abri dans la solitude d'une quelconque salle de bain, il lui arrive plutôt de se fabriquer des grimaces, de se façonner des masques de peur, de se dessiner des traits d'horreur, crayonnant sur son visage des caricatures de rage qu'elle jette contre les barbelés des souvenirs qui la cernent, la ceignent, la sanglent et l'isolent de la vraie mémoire, et si ma mémoire s' imagine contenir mon passé, mon passé ne saurait contenir à lui seul ma mémoire, pauvre passé que ce passé qui n'appartient qu'à moi et disparaîtra avec moi, faussement riche de souvenirs dont il est illusoire de croire que je pourrais m'en soulager en les jetant dans la fosse de la mémoire commune, en espérant qu'elle y retrouve celle de Varlam Chalamov et de Robert Antelme et de Vassili Grossman et d'Albert Camus et de Esther Hillesum et de Paul Celan et de Claude Mouchard et de Claude Lanzmann et de Margaret Buber-Neumann et de Danilo Kis et de Jean Hatzfeld et de Svetlana Alexievitch et d'Anselm Kieffer et de Hans Magnus Enzensberger et de Héléne Berr et de Nina Berberova et de Pier Paolo Pasolini et de Ella Maillart et de Imre Kertész et de Sigismund Krzyzanowski et de Yitskhok Katzenelson et de la Bible Chouraki et de Predrag Matvejevitich et de Mihail Sebastian et de Masuji Ibuse et de Tchouang-Tseu... car ma mémoire est un livre fait de chapitres qui se bousculent et se montent les uns sur les autres en une mêlée narrative où Dieu lui-même ne retrouverait pas son Verbe

alors tu fais parler les morts ?

je ne fais pas parler les morts, ce sont eux qui me font parler

tu dois être malheureux

ne crois pas ça, quand ma bouche s'ouvre et qu'en surgit un peu de leur parole, alors je suis heureux

tu es heureux ! ?

oui, je suis heureux – même si cela ne fait pas mon bonheur pour autant.

Marc Delouze

Au large

Un avion qui rampe par terre, sur les cailloux, sur le sable. Un avion qui bouge dessous. Sous l'eau. Les pieds se détachent, flottent, les bras tirent en avant. J'ai sept ans. Je nage pour la première fois. J'ai appris toute seule. Les arbres sentent. L'eau a une odeur. L'air a du goût. Je respire et j'avale. Je respire l'humidité des feuilles et des écorces. L'avion est l'ombre du corps. Chaque nageur a un avion au-dessous de lui. S'il fait beau. Un moment précieux. Je sens très fort combien je le garde et combien je le perds. L'avion avance, sombre et clair à la fois. Je nage. J'écris sans les mains. Je glisse, j'avance. Petite comète de sang. La magie est quelque chose de simple : la sueur qui perle, les larmes. Le mal, ça déborde, ça écrase, ça pèse, ça resserre. Je suis du côté du rien. Tout communique avec quelque chose. Mais avec quoi communiquent les fleurs qui s'ouvrent la nuit ? A quoi communique la poitrine devant mon dos ? Avec quoi communiqueront mes mots, le jour qui suivra ma mort ?

Je me penche sur l'eau. Ou alors c'est l'eau qui se penche sur moi. Qui me tient, entière. L'eau dépouille et comble. Remplit chaque interstice, chaque pore. Des milliers et des milliers de petites mains rapides.

On reconnaît les histoires vraies à ce qu'elles n'ont pas de chute.

— Qu'aurais-tu pu lui donner de plus ?

— Le bonheur, Signora.

Été très sec à Beverley Hills : les rats noirs envahissent les piscines, se servent aux buffets et résistent aux chasses d'eau.

— Monsieur, vous vous dites heureux. Faut-il qu'un homme soit tombé bas pour se dire heureux ? (Baudelaire à Jules Janin – mais qui est Jules Janin ?)

Un mot qui s'autodétruit, aussitôt prononcé.

Je tremble. Je flotte.

Ecrire ? Un vide qui avance.

Le mot le plus bouleversant : promesse. Mais l'autre, l'autre est plus dangereux. Bien plus.

Quelques dizaines d'années plus tard, je nage chaque jour jusqu'au plongeur, un cube posé au large du rivage, à cinq minutes de la maison. Ruisselant. Avec de l'herbe sur le socle. Qu'est-ce qui n'a ni poids ni consistance ? Le ruissellement de l'eau qui tombe. La stupéfaction d'être vivant. De ce quelque chose qui ne dépend de personne. Une échelle à la verticale, peinte en bleu, mène à deux mètres carrés de planches. Parfois, une main ruisselante, inconnue, s'agrippe au rebord. Une nuque. L'odeur d'une nuque. Pas de visage. La femme avec un corps, la femme sans corps, deux reflets dans l'eau, se diront adieu, un jour. Le corps habillé de pleurs. Ruisselant. Le corps très lourd et très léger, après. Qui a froid et qui a chaud. Tremblant, comme il devrait l'être, toujours. Qui a faim, soudain,

très faim. La bonne heure est chaque heure. Elle est ce carré de planches.

Corinne Desarzens

Tissages

Tissage I

Il faut d'abord le vent, j'apprends, que les vents s'en viennent de partout, que ce sont des tissus, ils font la nuit, les nuits comme une seule et Van Gogh aussi en avait peint le corps, le vent jusque dans sa chambre, et dans le vent comme un autre encore, jusque dans les yeux, j'apprends, si je les garde fermés c'est beaucoup de bruit, tout ce qu'on déchire dans une lutte qui ne cessera pas d'elle-même, ni le désir de peindre, ni le sommeil, tout ce qu'elle brûle à moins de les ouvrir, on écrit un œil c'est de l'eau, ce n'est toujours que de l'eau, mais devant moi je vois bien que le monde brûle, lui aussi, et que c'est de le regarder qu'il brûle, que les choses du monde se font belles, tu me dis ce n'est pas dormir, on ne dormira plus, j'apprends, peut-être alors tes cheveux, ou tu te caches contre moi, tu attends, puis tes lèvres sur mes yeux pour me dire on ne verra jamais aussi loin.

Tissage II

Je suis assis, table caisse fenêtre ouverte et juste là une étendue d'eau et des marches de terre, je reste accoudé, seul, avec en moi une étendue d'eau et des marches de terre car *c'est aussi un peu d'âme*, la prose de Cendrars qui toujours me revient et si tu étais là tu voudrais que je lise, parfois une ligne seule, *et la seule flamme de l'univers est une pauvre pensée*, et c'est peut-être ça, je veux dire que les choses coulent en nous, que le dehors s'y verse et souvent on pense mal, mais aujourd'hui c'est faux, ce ne sont pas des larmes mais te voilà sortie et ma seule vraie pensée est une odeur, je la garde, je m'en viens vers toi, ou voir tout à l'envers et c'est toi qui es là, qui trouve souffle, fenêtre ouverte, toi qui déjà lisais.

Tissage III

Tout est là et on attend, j'attendais, les gens parlaient d'une énorme saison, les gens parlent, ils vivent comme ça, avec les mots comme une grande horloge et le désir, longtemps rien, alors enfin c'est une main, une main s'est formée et c'est la mienne, elle est à moi, puis une autre peut-être, elle aussi de nulle part, les gens disent on ne comprend pas, on n'est pas faits comme ça, c'est vrai, le mieux pour le dire serait de prendre une toile, en voici une, c'est une foule et c'est une plage, de la toile retirer tout ce qui n'est pas le corps, retirer l'eau comme le sable, on masque pierre bois métal et ce sont les choses qui s'en vont, enfin les tissus avec ce que les tissus cachent, restent ces quelques taches et la couleur chair, des morceaux de nous, j'attendais, puis cette main, je me laisserai conduire, tu

l'emportes, tu la poses sur une pierre, la poses sur un tronc, dans la laine du bois et c'est encore ma main qui se tisse mais tu dis nous, il va faire jour, tu seras belle.

Sandro Marcacci

Lettre de Franck à Aurora

Oxford, Exeter College
18 mars 2008

Aurora, ma douce,

Tu as dû t'étonner de ce pli sous enveloppe d'*Exeter college*. Eh bien, ce n'est que moi, arrivé seul pour un colloque de linguistique dans cette ville humide et studieuse, qui m'a valu dès le premier jour un franc refroidissement. Une bonne raison pour me cloîtrer dans cette chambre et t'écrire longuement. Au moins par cette lettre te rejoindre quelques minutes...

La forte fièvre m'a permis d'éviter quelques orateurs monocordes, qui parlent de leur minuscule spécialité avec un sérieux à faire crouler les plâtres ! Certes, ils en savent des choses et parfois d'étonnantes, mais ils sont pénétrés de la conviction que leur domaine d'études est le plus important au monde, simplement parce qu'ils y ont consacré tout leur temps. Je t'épargne le récit détaillé de ces journées où un public à demi assoupi feint de trouver ces avancées *décisives*. J'ai expédié ma communication au plus vite, la voix étreinte par la pharyngite. Une série de remarques sur le masque rhétorique de Jean-Jacques Rousseau ont fait l'affaire. J'ai mentionné des emprunts aux figures de Socrate, Jésus et même de François d'Assise, puisque Jean-Jacques parlait aussi aux oiseaux. Ces comparaisons ont déclenché la fureur de ma voisine, une théologienne ayant consacré sa vie à rétablir la bonne ponctuation des Evangiles. J'ai bien cru qu'elle allait m'excommunier en public. Heureusement, le *chairman*, un bon nounours barbu en ménage avec un doctorant dingue du moyen âge, a réglé cette querelle à l'anglaise, par une bonne plaisanterie. Ouf !

La presse du jour apporte deux nouvelles qui m'ont fait forte impression, dont je te joins les coupures. Non, Aurora, il ne s'agit pas de science-fiction, sache-le ! D'abord, on note la sortie à Saint-Pétersbourg du « premier roman écrit par un ordinateur ». *Un amour véritable* (Astrel éditeur), tel est son titre, a été généré entièrement par un logiciel narratif, nourri préalablement de paramètres typiques issus de quelques grands romans russes, dont *Anna Karénine*. L'histoire est simple et rappelle des émissions de télé-réalité : des personnages inspirés des héros de Tolstoï se livrent à un règlement de comptes sanglant sur une île déserte. Si ce premier roman marche, il est prévu, indique l'éditeur russe, de « publier les *Œuvres complètes* » du programme informatique concerné.

Quel soulagement ! Bientôt disparaîtra le pénible métier d'écrivain, toutes ces tâches ingrates d'esquisses, ratures, relectures et discussions interminables avec des critiques dubitatifs ! Cela nous laissera les mains libres pour de vrais loisirs.

La seconde nouvelle nous rapproche d'Oxford, puisqu'elle concerne la ville voisine de Reading, où Oscar Wilde a été emprisonné : un professeur d'informatique de l'université est devenu le premier *cyborg* de l'histoire en s'implantant des puces électroniques sous la peau. La condition humaine lui inspire la plus grande lassitude : « Je n'ai aucune envie de rester un être humain, c'est beaucoup trop limité », a-t-il déclaré à la presse. Son grand rêve aujourd'hui, et tout son laboratoire y travaille ardemment, serait de réaliser la « première communication directe entre deux cerveaux » préalablement reliés par des puces. Ainsi, serait dépassé selon le professeur « le stade archaïque de la parole et de l'écrit » qui a trop longtemps limité les relations avec nos congénères. Les humains pourraient ainsi accéder directement à la pensée de leurs interlocuteurs. Le professeur Warwick, c'est son nom, a prévu de réussir cette prouesse dans les cinq ans, et ceci avec sa propre épouse, Irena, qui pour l'instant hésite encore à se soumettre à l'expérience. La courageuse Irena a pourtant accepté un premier essai, avec une puce provisoire envoyant à chacun de ses gestes une petite impulsion électrique à son mari. Auparavant, on les avait placés à distance respectable dans le laboratoire, dos à dos, les yeux bandés. A l'entendre, le mari en a éprouvé un vif plaisir : « Moi j'ai ressenti son signal très fort, au fond de mon être. J'ai ressenti que c'était elle. C'était incroyable... Encore plus intime que quand on fait l'amour. »

Voilà une autre une bonne nouvelle, après celle du roman informatique sans auteur : nous pourrons sous peu nous introduire dans la pensée des autres. C'est une énorme barrière qui va tomber : jusqu'ici, enfermés dans notre cerveau, on ne pouvait qu'imaginer plus ou moins ce qui se passait dans celui d'en face. Cela donnait bien sûr lieu à des spéculations, des ruminations à longueur de journée. A d'innombrables discussions dans les cafés, à toutes sortes de conjectures plus ou moins maladroites. Il est si étrange de vivre auprès d'êtres que nous croyons connaître, mais dont il faut sans cesse interpréter les phrases et les actes, tant leurs pensées nous demeurent dissimulées. D'où une technique ancienne et très raffinée, celle du roman, cette machine à mettre en scène les mondes intérieurs. Tandis que chacun geint ou rugit son trop rapide printemps, tandis que nous nous agitons, aveugles, dans le temps irréparable, le roman s'autorise souvent l'omniscience : les personnages n'ont guère de secrets pour leur auteur. Ce rêve très ancien, c'est celui aussi des espions américains, des amoureux jaloux et des clients entrés chez la tireuse de cartes.

Eh bien, Aurora, c'est un grand moment pour l'homme : avec le professeur Warwick, l'obstacle antique va tomber. Non seulement les romans n'auront plus besoin d'auteurs, mais plus besoin de romans tout court pour nous projeter dans les mystères de la conscience d'autrui ! Ce sera la télépathie généralisée, à distance respectable, et les corps réduits à un rôle de figurants ou de fantômes.

Comment sera le monde quand toutes les pensées y seront

immédiatement interconnectées ? Que deviendront tous les secrets qui jusqu'ici donnaient tant de sel à nos existences sans relief ? Et surtout, aurons-nous encore besoin de nous rencontrer vraiment, Aurora, pour savourer les bonheurs de l'amour ? Me suffira-t-il bientôt de penser à toi pour qu'à mille kilomètres tu sentes dans ton corps un frisson ? Et toutes ces vieilleries, la conversation ou les lettres patiemment écrites, seront-elles expédiées sans mots, par une simple transmission d'ondes ? Je me sens soudain une espèce en voie de disparition en écrivant la lettre que tu tiens entre tes mains. Mais sans doute suis-je trop anxieux. Pourquoi s'inquiéter et renoncer aux nouvelles possibilités offertes par ces techniques ?

Après tout, nous pourrions vivre un plaisir synchrone, rien que par l'esprit. Au supermarché, à un seul stimulus venu de mon lointain cerveau, tu sentiras tes jambes flancher, ton sexe se mouiller et tu éprouveras une gêne mêlée de rires ! J'insisterai jusqu'à ce que tu jouisses devant le rayon des surgelés. Tu dissimuleras ton visage crispé, ton souffle haché, en te penchant vers le caddie. Et moi je te dirai les mots de plus en plus crus pour accélérer ton pouls.

C'est toi ensuite qui passeras à l'attaque, Aurora, ma belle vengeresse. Tu choisiras l'heure où je donne cours, très concentré sur un poème de Blaise Cendrars, pour m'assaillir de propos avenants, de petits mots sucrés. J'aurai peine à contenir ma réaction. Le pantalon en serait tout distendu, et je tenterai d'esquiver en me tournant contre le tableau ou me réfugiant à ma table. Dieu merci, tu ne parviendrais pas me faire jouir ainsi, mais ta suggestion serait assez forte pour me faire perdre le fil des idées. Aux questions des étudiants, je bafouillerai quelques évidences, ou alors il me faudrait leur demander de lire en silence un nouveau passage du texte étudié. Ce qui me laisserait le temps de contrôler mon esprit en récitant machinalement le livret du neuf, afin de le détourner du sexe mouillé que tu t'efforces d'y glisser.

Tu dois en rire comme moi, mais à la réflexion, ce scénario risque d'être plus inquiétant qu'amusant. Si cela se réalise, comme disait ma grand-mère, « il va y avoir du gravier dans la tarte aux fraises » ! Et dans le doute, je me demande s'il ne vaut pas mieux nous en tenir aux mots, malgré toutes leurs limites. Après tout, ils permettent de jouer à l'infini avec une vie trop fade.

Aurora, je bénis donc cette lettre qui est distance entre nous. Elle m'oblige à inventer des mots, ces arrache-néant, pour aller jusqu'à toi par mille détours. Des mots qui t'atteindront dans plusieurs jours quand je penserai à tout autre chose et toi aussi. Leur pouvoir sera libéré après coup, nous faisant vivre cet instant deux fois, maintenant que j'écris et bientôt quand tu liras.

Aurora, je bénis tout l'inconnu de ma pensée en butte à l'ordre des mots, parce qu'elle déroule cette lettre avec une rigueur imprévisible et

chatoyante. Je la découvre à mesure de l'écrire, et mes rêveries prennent corps au rythme de la main.

Aurora, je bénis l'absence, et le délai, et tout ce manque qui te rend plus intensément présente. Sans cela, comment se déploieraient les images qui prolifèrent comme des fleurs sur la terre nue ?

Me voilà seul au réveil dans ce lit anglais inconnu, je cherche ton ventre, Aurora, mais ne trouve rien que le drap rêche. Les images me sautent contre, celles de tes cuisses blanches, bombées et verticales au-dessus de moi comme deux colonnes d'un temple. Je regarde vers l'intérieur. Les colonnes sont fuselées par des bas noirs et leurs dentelles découpent sur ta peau de petits motifs comme des cicatrices. Tout en haut, cachée par l'ombre et le duvet doux, attend ta fleur de chair, vibrante déjà. Ta sueur se mêle à l'odeur du nylon, et quand tu ouvres les jambes pour me faire passage, toute une fête musculaire bat déjà son plein. Maintenant, les yeux fermés, le visage posé contre ton sexe luisant, je respire tous les arômes, j'entre en forêt. Ma langue va te fouiller, elle attend ton nectar. Mes mains se posent là où la dentelle contient la chair étourdie. Rendez-vous au carrefour magique où l'artifice fête la nature ! Aurora, je cesse ici cette débauche de mots qui, pour un peu, va tourner au pastiche d'un écrivain romand à moustaches, spécialisé dans le secteur.

Toi qui tous les jours rencontres des informaticiens, Aurora, dis-leur que pour rien au monde je ne renoncerai à la saveur que les mots échangés mêlent à ta peau incomparable. Dis-leur qu'ils peuvent se les garder, leurs robots numériques ! Je préfère mon pauvre roman d'homme à tous leurs stériles engins.

Love from,

Franck

Jérôme Meizoz

La Chasse aux Bonheurs

Tom Mot :

Bonjour !.... et bienvenue à :
« La chasse au bonheur » !

– Qui donc aura le Bonheur d’or, qui d’argent, qui de bronze ? La course, que dis-je, la chasse est ouverte. Toute la planète suivra l’événement. Depuis des semaines nous avons suivi les préparatifs, dans les familles, chez les célibataires, dans les associations ; nos meilleurs spécialistes, gurus, prêtres, psychanalystes et politiciens vous ont fait part de leurs pronostics... et voilà maintenant venu le moment de l’ouverture !

Avant de passer la parole à Laetitia Felicia, commentatrice de Radio Télé Bonheur, je tiens à remercier nos sponsors, tout particulièrement Novartis, Nestlé, Prozac, Roc, Optic 2000, Swiss et Louis Vuitton... À vous Laetitia !

Laetitia : – Merci Tom !.... Pour l’instant, nous attendons encore les images du terrain... problème technique j’imagine... Alors, j’en profite pour vous dire que, comme la grande majorité d’entre vous, je suis partante ! Imaginez : si je gagnais, je pourrais m’interviewer... non, oubliez, je suis seulement un peu nerveuse... C’est le grand moment !.... Ah, voilà les images !

Incroyable... regardez !... Ils affluent de partout... Comme si le monde entier s’était précipité au Bancomat... Les files d’attente sont interminables, fabuleux !... Et ils ne perdent pas leur temps, chaque individu est branché, connecté... C’est la joie visiblement !

Tom : Et n’oubliez pas, chères amies, chers amis : si vous voulez profiter pleinement de l’image, connectez-vous à votre « I Brain ».

Laetitia : Et voilà, nous sommes au stade – et je vous rappelle que c’est le plus grand du monde, c’est une marée humaine. Quelle synchronie, cent mille personnes, ou plus, qui ondulent au même rythme. C’est beau, c’est grand ! Là-bas, sur la scène, il doit se passer quelque chose, mais peu importe : ce qui compte c’est cette déferlante d’humanité, cette chaleur, le public... vous, vous êtes les héros de cette chasse, des bonheurs, vous en aurez !

Tom : Une petite pause pour vous rappeler que :
Avec Novartis, votre vie c’est de l’art nouveau.

Laetitia : Voyons, maintenant la caméra s’arrête sur un individu extraordinaire. Sa peau n’est que tatouage et piercings. Mais regardez ce gros-plan : mais oui, c’est bien ça, il a un piercing dans l’œil, une première,

un record, un Bonheur !

Tom : NESTLÉ vous dit
Le blé c'est la santé !

Laetitia : La régie nous envoie ces images de Floride : la ville de Padami, vue d'avion, qui s'étend sur des douzaines de miles le long de la côte Atlantique. Voyez vous-même, le bleu de l'eau, le blanc des villas, le vert des palmiers. La retraite dorée, à chacun sa piscine, tout enfant de moins de soixante ans interdit. Ah, voilà peut-être les vrais gagnants !

Tom : Avec ce mot de Prozac :
Le Bonheur de vieux branleur !

Laetitia : Mes amies, mes amis, nous entrons maintenant dans un véritable jardin des délices ! Vous pourrez le voir : ce sont des rivières de crème pour la peau, des caisses à bronzage, des pompes à muscle, des gonfleurs de seins et de lèvres. Magnifique, la Beauté pour tous, un bonheur ! Et maintenant, le site de la grande bouffe. Ah, le mangeur de hot dogs, on l'a déjà vu, cent cinquante à l'heure... Mais là, regardez : une nouveauté, le super-mac-rich, foie gras, truffe, caviar, safran et poudre d'or... Voilà qui fera bien des heureux !

Tom : Et n'oubliez pas : quelques mètres cubes de trop...
Avec ROC, on s'en moque ! La crème amincissante.

Laetitia : Et maintenant la régie nous envoie des images d'un tout autre groupe de concurrents. Vous les découvrez avec moi : un monde de lettres, de chiffres et d'images. Sur écrans plats, portables, livres, revues spécialisées... Observez ce haut degré de concentration, ce sont les dévoreurs de symboles, vingt heures sur vingt-quatre, ils ne bougent pratiquement pas, seuls leurs crânes, accompagnent parfois le mouvement de leurs yeux. Ceux-ci sont exorbités, incroyable : on peut voir les muscles oculaires ! Gageons que des records seront battus, que de bonheurs en perspective !

Tom : Et un message d'Optic 2000 :
OPTIC 2000
La myopie n'est plus une tare.

Laetitia : Mais laissons ces studieux pour nous tourner vers les amoureux du mouvement. Après tout, c'est une chasse, la chasse au bonheur. On sait bien que depuis que l'homme a inventé le cheval, ses propres pattes ne lui suffisent plus. Regardez, regardez, sur cette autoroute du Soleil : que de chevaux ! Il y a même des tigres sous ces capots. Silence, puissance, essence... Oh, vision unique, une première, l'arrivée d'un tire-bouchon. Un gros cargo à seize réacteurs qui nous soulage de ces affreux poids lourds ! Inutile de vous dire qu'il s'agit d'un coup médiatique de :

Tom : SWISS
la compagnie qui vous garantit de redescendre !

Laetitia : Et ces déguisements ! Regardez ces chasseurs, déguisés pour ne pas se faire voir, pour ressembler à tout le monde... Fabuleux ! Qu'elles sont belles, qu'ils sont beaux, des labels partout ; et ces accessoires : le secret c'est les accessoires !

Tom : Et ce message : Touche pas mon sac
Pauvre con
C'est du Louis Vuitton !

Laetitia : Nous sommes maintenant sur la terrasse du Café des Amis. Incroyable, personne n'est seul. Quelle solidarité, tous ces beaux sentiments, ces sourires sincères, c'est émouvant !

Tom : Vous n'avez pas d'amis ?....
Appelez *N'importe Qui* au
002 222 02 02

Laetitia : Mais qu'est-ce que c'est que ça ? ! On dirait de la verdure, de l'herbe, des fleurs, des arbres... Non c'est insensé, où sont les chasseurs ? Attendez !.... là !.... ça bouge ! Non, mais il est seul, ça m'a l'air d'un vrai loser, mais comment donc espère-t-il décrocher un bonheur ?

Tom : Merci ! Merci ! Nous en avons assez dit. Nous sommes désolés de devoir vous dire au revoir. Rendez-vous la semaine prochaine pour notre nouvelle émission : *La Course aux malheurs*, un reportage en direct dans l'intimité de nos foyers ! Merci !

C'était la Radio Télé Bonheur, à vous l'antenne !

Grégoire Müller

C'est un livre, mon premier livre. Ceci est pur bonheur, au singulier, au pluriel, à toutes les pages tournées, c'est du sens et des sons, du sentir polisson, du verbe fait chair, de la distinction...
Mais ouvrons ensemble le livre du devoir...

Au début, comme dans un poème de Rimbaud, étaient les voyelles...
Quand i o a u o a u i a u i o u i o a couvre les saisons de la belle maison carrée
Quand Lili arrose les salades en remontant sa jupette pour faire baver son escargot
O a u i a u i o
Quand Mimi, un doigt dans la bouche, mi ma mo mu, observe les poissons rouges de l'aquarium.

Quand papa tient sa pipe, pa pi po pu

Et que Marie rame, pilule, pelure, la lime, ma lame
Et que le pilote et la petite marie pelotent utile et râpe pâle
Mina patine et la lune, na ne ni no nu, avec riri qui tire coco et la pelote de nina
Et papa toujours avec sa pipe qui a puni mimi que lili câline...

Emile a ramé, coco a rué et rémi a été malade.
Lila a ôté la pelure
Papa a vidé la cuve, pavé, vélo, lo co mo ti ve locomotive
Riri a vu la lune
Porte ta tirelire à papa
Alors que mimi a ôté le numéro de ma bobine et que Médor a mordu Victor.
René a vu l'amie d'Irène
L'âne a bu à la rivière
Danièle a avalé une arête
Et le père de René a tué la vipère.

L'épi doré a mûri
Ta poupée est sur le canapé. La poule est sur la route
L'os est dur
Le pic est utile
Je secoue la salade. Je remue la soupe. Je rame. Je calcule.
La cafetière est vide. Simone a lavé sa jupe.
Pascal est à l'école. La locomotive est partie. La rivière coule.

La petite Hélène est à l'hôpital.
Arthur est né le huit mars.
Gustave a le rhume. Hélène se lave la figure. Le feu lèche la marmite.
Eva a taché sa robe neuve. Adieu ma chère amie !
Marie gardera Bébé. Marie est fière du joli bébé. Marie est une petite maman..
Le moteur ronfle. Le mouton bêle. Le miel est cher. Le sel est utile.
Léon a perdu son livre, sa toupie, sa règle, son col, sa plume, sa cravate,

son canif, un sou, son sac d'école, la clé de la cave...

Lydie va à l'école de Courtelary.

Mais avant, sur la page de gauche, écoute !

Lève-toi et marche.

Ouvre la porte.

Ferme la fenêtre.

Prête-moi ta règle.

Chante une chanson.

Tourne la tête à droite.

Promène-toi.

Porte ton livre à ton ami.

Cache ton mouchoir.

Cherche ma clé.

Tappe sur le pupitre.

Crie : Vive le Jura !

Puis nous chargeons un char de foin. Le tonnerre gronde dans le lointain.
Hue Bijou, rentrons vite à la maison !

Et voilà, je rouvre le livre à n'importe quelle page et c'est pur bonheur, les mots qui sont musique, images, et le frémissement de la découverte. Quelque chose en moi se rallume qui est du plaisir intact, celui de l'enfant de sept ans découvrant la puissance des mots.

Mon premier livre, c'est aussi miraculeux que le premier amour. Ah tous ces livres aimés ensuite, toutes ces histoires...

Mais aucun ne me fera jamais plus d'impression que celui-ci édité par la Librairie d'Etat du Canton de Berne à l'usage de la 1^{ère} année scolaire du Jura bernois, édition revue et modifiée en 1954 par Mesdemoiselles Denise Hanché et Madeleine Cuttat, avec des illustrations dues à M. Serge Voisard, qui donnent à ce livre, je cite la préface : « couleur, vie et gaieté »...

Qu'ils soient tous ici remerciés infiniment.

Pascal Rebetez

Elle dit qu'elle s'appelle Rose, elle prétend qu'elle s'appelle Rose, même si elle n'est pas Rose, qu'elle verra par les yeux de Rose, les cellules souches des yeux de Rose, elle le dit et c'est une fois pour toutes et pour ne plus le dire et même si ce n'est pas vrai, Rose existe et voilà qu'elle existe.

On peut presque voir ses genoux entre l'ourlet d'une robe et des souliers vernis, c'est quand on a marché sur la lune, mais Rose grimpe dans le sapin sans ses souliers, touche la peau de l'arbre, voit les écureuils, dauphins des airs, compte les pois sur les coccinelles, de toute beauté, la nature, elle gribouille pas.

Tout apparaît, apparaît, apparaît, tout n'est qu'une suite d'apparitions alors heureusement qu'on a l'horaire du matin à midi le soir à la même heure et que la mère de Rose est toujours pareille, à côté de la table, devant l'armoire, empilant, ou pliant ou dépliant ou les mains dans l'eau, pareille, sauf le jour où elle avait mis un chapeau noir.

Il y a une maladie, c'est une maladie du temps, une tumeur du temps, une maladie de notre temps que Rose n'a pas, dont Rose ne veut pas, la maladie veut obliger à faire ce qu'il faut quand il faut, la maladie veut qu'il y ait un âge pour tout.

Rose fait tout le contraire, elle fait la sourde, on la voit de dos, elle dort toute la journée, c'est en hiver. Rose pique des crises, crie la nuit, fait semblant de rêver. Elle fait tout à l'envers, elle mange d'abord le pain frais, Rose ouvre pas les cadeaux, elle commence par le dessert, elle aime lire Rose, elle ramasse les choses par terre, Rose met des billes dans sa bouche.

On peut pas la réveiller quand elle dort, quand elle est concentrée dans ce sommeil de jour qui barre l'entrée à la maladie du temps, elle veut pas se réveiller, même si pendant ce temps les os s'allongent, même si c'est là qu'on grandit, elle est dans tous les temps à la fois, dans leur confusion. Elle grimpe encore sur le sapin, mais avant elle a des seins dans une discothèque, elle voit la raie entre les seins en baissant le menton pendant une danse tectonique, elle est dans tous les temps, elle eut beaucoup d'enfants, une armoire pleine de trucs homéopathiques, une voiture avec un grand coffre, puis un jour, à un de ses anniversaires, elle reçut un fauteuil haut et dur, avec des accoudoirs.

C'est une fièvre que ce combat endormi contre la maladie. La vieille Rose dort, la jeune Rose dort, l'enfant Rose dort, on la secoue, mais elle ne bouge ne veut pas bouger s'accroche à feindre le sommeil pour pas tomber dans la maladie du temps, dans cette maladresse d'être vraiment dans le temps, comme si on s'était beaucoup trop penché.

Et Rose existe, parfois elle jette son assiette par terre, un jour Rose donne un coup de pied dans la porte-fenêtre, la vitre est brisée, les bas déchirés, elle se fait rien elle, Rose, elle fait des crises dans les magasins, Rose compte tout, elle veut des manches ballons, elle veut des volants, des volants, elle veut un col comme ça, elle sait ce qu'elle veut.

Que Rose existe, et il faut raconter vite cette histoire, il faut lui laisser peu de répit, elle pourrait fondre sur ma langue, elle pourrait fondre dans ma bouche, je ne saurais plus rien d'elle, j'aurais tout oublié des tentations de s'enrouler dans les grands rideaux du salon, l'odeur de poussière qui est bonne quand il commence à pleuvoir, je porte Rose sur ma langue, je porte son refus de la maladie mélangé à ma maladie.

Tout l'hiver, le refus de Rose m'empêche de lire les journaux et il me bouche le bruit des sirènes. Tout l'hiver Rose a arrêté le temps. L'hiver entier, il ne s'est rien passé. Rose a dormi, dormi comme quand il neige, tout l'hiver. Mais l'hiver, même l'hiver passe.

Le truc classique, le plus heureux, d'abord, encore plus heureux, pour terminer une histoire, c'est forcément un matin, début d'été, odeurs d'herbe coupée. Rose peut se lever, sans plus d'efforts qu'il ne lui en a fallu pour rester couchée, des jours et des jours, sans tension, une jambe allongée l'autre pliée, comme pour un saut, un saut de l'ange qu'elle a fait en dormant, le saut parfait parfait sans effort, vers le haut du lit, c'était vers le haut, toujours vers le haut, et on ne retombait jamais d'un tel saut.

C'est forcément un matin, que l'histoire finira bien, finira mieux encore, le truc classique c'est qu'il fait beau, Rose peut se lever sans plus d'efforts qu'il ne lui en a fallu, couchée, position de saut, puis le saut. Il fait beau. Elle peut se lever. Le monde ressemble à une robe qui est immense. Il y a un trou par où Rose passe la tête, ensuite ça tient à la taille comme une crinoline, ça danse, frémit, ça se balance, la robe est vraiment belle, fracassante, couleur pelouse, rue, parking, elle bouge autour de Rose, d'une prodigieuse légèreté, pourtant c'est une robe très large, avec une traîne, une traîne illimitée pleines de reflets géranium, et ce jaune des machines de chantier, puis ça va d'un bord à l'autre du lac, poissons bleus, poissons blancs, pour remonter vers la gare, les parcs, alors on n'en voit pas la fin.

Marina Salzmann